

CAPTURES

Courtes nouvelles

Marie-France FOURNIÉ

CAPTURES

Courtes nouvelles

© Marie-France FOURNIÉ

ISBN : 979-10-359-8269-0

Dépot légal : juillet 2023 - Achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Patrick, Julien, Guillaume et Audrey

S O M M A I R E

Nuit vague
La valise
Scène de ménage
Rivage
Question de peau
La clef des champs
Gloutonnerie
Début de journée
Le vélo de Renaud
Traversée
Touché, gagné
Pascal
Love
Mathilde
Diluvienne
Marie et Agathe
Le taxi
La rando de trop
Bagatelle
Vies privées
Le clou et la rose
La douche

19 septembre 2010, sept heures
L'étoile
Le cabanon
« Maman ? »
La robe neuve
Gabrielle et Camille
Gouttes d'eau
L'écharpe
Ni guitare ni clarinette
Raisins amers
Cette année-là
Bertrand
Un, deux, trois, soleil !
Vagues à l'âme

* * *

Nuit vague

Elle se mêle de mes nuits. Je ne l'invite pas, je ne pense pas à elle en me couchant, mais sans jamais frapper à la porte de ma chambre, elle s'impose souvent.

Sans prévenir, elle rampe invisible entre les draps et à pas de silence, glisse le long de mon dos et remonte vers mon cerveau. Là, elle s'installe et invente des histoires dans lesquelles elle m'entraîne malgré moi.

Je cours, je crie, je pleure, je lutte, je hurle, je pleure encore.

Comme un cauchemar perpétuel, la vague arrive, silencieuse et immense. Loin sur l'horizon je la vois venir. Je ne l'entends jamais gronder mais subjuguée, je la regarde s'approcher, grandir. Elle se gonfle, elle menace, devient colossale. Je m'agite, je m'affole, je veux courir. Il faut prévenir, aider, fuir. Elle va nous briser, nous engloutir.

Face à la vague, un cri d'angoisse sort de ma bouche, terriblement inutile.

Dans la quiétude de la chambre, il surprend mon compagnon, réveillé par ma lutte et mes plaintes insensées.

— Calme-toi, calme-toi.

Immobile, les yeux grands ouverts dans le noir, je perçois chaque battement de mon cœur. La vague gigantesque avance encore. La peau moite, je tremble toujours. J'ai froid.

— Réveille-toi, réveille-toi, tout va bien.

Dans le reste de nuit, les minutes s'écoulent, la vague s'éloigne. Ta peau comme une plage, couleur de sable. Chaude de sommeil, elle m'attire. Je m'y allonge, m'y réchauffe, m'y blottis. Mon corps en reconnaît les dunes et les chemins, mon refuge.

La vague m'abandonne contre toi et disparaît enfin.

* * *

La valise

Ça n'était plus possible, ça n'avait plus aucun sens, il fallait que ça change.

Comme tous les jours, Paul monte à pied les étages qui mènent à leur appartement. Ce soir il pense à la scène de la veille. Une fois de plus elle lui était tombée dessus et ne l'avait pas lâché tant qu'il n'avait pas cédé. Il avait dû s'excuser, reconnaître qu'il ne l'avait pas comprise, n'avait pas été assez attentif. Il ne se souvenait même plus de la raison précise de cette dernière dispute, cela arrivait souvent depuis quelque temps ; de plus en plus souvent.

Comment avait-elle pu devenir cette femme si revêche, aussi compliquée, toujours à l'affût ? Elle ne lui laissait plus aucune marge de manœuvre. D'où lui venait ce besoin impérieux de vouloir tout gérer, tout régenter ?

Paul s'étonne de trouver l'appartement vide.

Où peut-elle bien être à cette heure ?

Il déambule de pièce en pièce, surpris par le silence de son absence. Comme d'habitude, tout est à sa place, rien ne dépasse. Dans le couloir, Paul se regarde dans la glace. Bien sûr il a changé lui aussi,

mais il est resté bonne pâte et l'a toujours respectée malgré ses humeurs et ses caprices. Elle devait lui reconnaître ça.

Cela ne pouvait plus durer, il était fatigué de cette vie-là.

Dans leur chambre, il s'assoit sur le lit, désespéré. Tout ce temps passé à patienter, céder, pardonner. Quand cela avait-il commencé ? Il ne savait plus. Il s'allonge, se sent vide. Il n'a pas voulu ce qu'ils sont devenus. Ses mains caressent le lit. Il repense à ces nuits, où quotidien et mémoire oubliés, ils savaient se retrouver et s'aimer.

C'était quand la dernière fois ?

Son regard s'égare et s'arrête sur la valise rangée au-dessus de l'armoire. Il y a des lustres qu'elle n'a pas servi. Ils n'ont pas pris le temps, pas eu l'envie de voyager ensemble depuis des années.

Quand s'étaient-ils perdus ?

Il ne sait plus, il ferme les yeux.

— Paul, t'es là ? Qu'est-ce que tu fais ?

Surpris par l'injonction criée depuis l'entrée, Paul qui s'était assoupi, sursaute, se redresse, mais ne répond pas.

Il fixe la valise.

* * *

Scène de ménage

À quatre pattes, armée de gants de caoutchouc, d'une éponge, d'un chiffon et d'un seau d'eau, je frotte. Cela ne m'arrive pas souvent mais là, aujourd'hui, c'est à fond. Dessus, dessous, derrière, dedans, tout y passe.

Derrière le tuyau d'évacuation de la salle d'eau, où je ne passe pas si souvent, je trouve un bout de lettre froissée en boule. Je l'attrape et sans réfléchir ni même y regarder de plus près, je soulève le couvercle de la cuvette des toilettes et balance le papier.

Au moment d'actionner la chasse d'eau, mon geste reste en suspens. Je réalise qu'en saisissant la boule de papier, j'ai deviné, aperçu des mots écrits.

Je regarde une seconde ma main gantée et sans aucune hésitation la plonge au fond de la cuvette. La boule de papier dans le creux de ma main dégouline, je la regarde. Ce sont bien des mots écrits au stylo. L'eau n'a pas eu le temps de les délayer, de les effacer.

Je la pose sur le bord du lavabo. Maladroite, tout à coup un peu fébrile, je peine à retirer mes gants. Je la saisis et la presse délicatement. Je déplie le papier fragile et mouillé. Il m'échappe, glisse entre mes doigts. Je m'énerve, je renonce. Je verrai ça plus tard, j'ai beaucoup de choses à faire.

Mais je tourne en rond, je ne pense qu'à cette chose humide, abandonnée.

Me revoilà debout, immobile devant le lavabo, je me regarde dans la glace. Mes yeux semblent vides.

De quoi ai-je peur ?

Mon regard va et vient de mon reflet à ce bout de lettre froissée.

J'ai peur des mots que j'ai devinés.

J'ai peur de l'écriture que je crois avoir reconnue.

Je saisis le papier. Des traces bleues, comme des mots, se dérobent et s'enfuient le long de l'email blanc. Je déplie encore un peu plus ce lambeau de lettre froissée.

C'est ton écriture.

Je le savais, ce sont des mots de toi.

Depuis combien de temps cette boule de papier est-elle là ?

Est-ce un brouillon d'adieux ou d'excuses tombé de ta poche ?

Je ne sais pas encore.

Je défroisse et je lis, sans ta permission. Il y a un moment que tu m'as quittée, il y a prescription.

* * *

Rivage

La météo l'a dit, la canicule s'installe. La chaleur plombe la ville, énerve les passants, fatigue petits et grands et fait mourir les vieux.

À la télé, ils conseillent d'aller dans les cinémas et les supermarchés climatisés. Ils sont drôles eux, moi j'ai pas les moyens de voir des films dans les salles et encore moins envie de tourner en rond au milieu de plein de choses trop chères pour ma bourse. De toute façon, j'aime pas les magasins où les agents de sécurité et les vendeurs me regardent toujours d'une drôle de manière.

Pour ne pas trop souffrir de la chaleur je passe de longues heures autour de l'étang aménagé, la base de loisirs, comme ils l'appellent. On n'a pas le droit de s'y baigner mais ça m'est égal, personne ne m'a jamais appris à nager. Quand je marche le long des berges, j'aime sentir la fraîcheur apaisante de l'eau, elle est comme une caresse. Pourtant je ne m'approche pas trop du bord, cette grande surface liquide qui frémit en silence m'effraie un peu.

Les gens semblent apprécier cet endroit. De nombreuses familles pique-niquent, des gosses jouent au ballon, des vieux somnolent sur des bancs à l'ombre des arbres. Il y a aussi quelques couples d'amoureux, qui, allongés dans l'herbe, se bécotent et se tripotent sans presque se cacher. Ça, ça me gêne, alors je détourne le regard.

Parce que l'amour c'est difficile. Moi je suis seul, timide et pas riche du tout. En plus, ça fait trois mois que j'ai plus de boulot. Le patron, quand il a eu vent de ma bêtise, n'a plus voulu de moi.

L'inspecteur a eu beau m'expliquer que les filles sont libres de faire ce qu'elles veulent, j'ai du mal à comprendre. Dès qu'il y a un rayon de soleil, elles sont presque toutes nues. Elles s'habillent de petits débardeurs, de petits shorts très courts qui les moulent de partout. Alors c'est vrai, quand je l'ai vue, elle, si belle, j'ai eu envie de m'approcher. Je l'ai abordée pour lui parler. Comme elle refusait j'ai insisté et quand j'ai tendu ma main vers elle pour la toucher, elle s'est mise à crier, à crier si fort que ça s'est terminé au commissariat.

Les deux-là, au bord de l'eau, je les trouve vraiment jolies. Surtout la brune aux cheveux longs, elle semble toujours gaie. Depuis le temps que je viens ici, je les ai repérées. Elles viennent le samedi et s'installent à chaque fois au même endroit. Elles discutent des heures entières et rient souvent. Ça me fait du bien de les voir, elles ont l'air heureuses. L'autre jour je me suis même endormi, bercé par leurs bavardages.

Maintenant, chaque fin de semaine, je guette leur arrivée. Je les suis de loin et me poste derrière le buisson juste au-dessus d'elles. Ni vu, ni connu. Je les écoute, je les observe, de drôles d'images trottent dans ma tête. La brune me plaît vraiment, je me sens tout bizarre quand je la regarde.

Aujourd'hui sa copine est partie plus tôt. Elle, celle que je préfère, est restée et a ouvert un livre. Je ne bouge pas. C'est beau une jeune fille qui lit. Elle balance ses jambes, passe la main dans ses cheveux, tourne les pages, qu'est-ce qu'elle est belle !

Il commence à être tard, il n'y a plus grand monde dans le parc. Aujourd'hui, je crois que je vais aller lui parler.

* * *

Question de peau

D'un dernier clic énergique, Suzanne sûre d'elle, clôt définitivement le dossier. Des semaines qu'elle travaille dessus avec toute l'équipe. C'est elle qui devait y mettre un point final, c'est fait. Après de longues heures passées devant son écran, elle se lève et s'approche de la grande fenêtre du bureau.

C'est une nuit noire et froide, sans lune. Les lumières de la ville noyées dans une bruine épaisse et silencieuse n'offrent que des halos blafards et flous. Suzanne jette un œil à sa montre, il est vingt-trois heures quarante-cinq. Elle s'en fiche, elle a le sentiment du travail bien fait et la semaine est enfin terminée.

Sans y penser, déjà ailleurs, comme si chacun de ses gestes l'éloignait de l'emprise du travail, elle enfle son manteau, enfonce son bonnet, noue son écharpe, met son sac en bandoulière, éteint la lumière et ferme la porte du bureau. Dans l'ascenseur elle cherche ses gants, attrape un ticket de transport et, croisant son regard fatigué dans la glace, elle se tire la langue.

L'air du dehors la ravit. Un instant Suzanne ferme les yeux, lève la tête, laisse la bruine rafraîchir son visage, puis s'éloigne. Elle accélère le pas et disparaît au coin de la rue. À cette heure-là les rames se font plus rares, elle ne veut pas rater le dernier métro. Dans la station elle n'est pas seule, quelques fêtards traînent encore. L'un

d'eux discute et partage une bière avec un clochard. Assis sur le même siège, un couple d'amoureux fougueux s'embrasse sans retenue. Suzanne les dépasse, s'arrête plus loin. Elle soupire de fatigue. Tout à coup elle voudrait déjà être rentrée. La rame surgit enfin du tunnel et s'arrête le long du quai. Quelques rares individus sont déjà installés, indifférents, éloignés les uns des autres. Ils semblent avoir mis un maximum d'espace entre eux. Suzanne s'assoit à son tour et perdue dans ses pensées, regarde défiler les stations. Pourquoi les immenses panneaux publicitaires sont-ils devenus si laids ? Mais déjà elle oublie, elle est arrivée.

Revenue à l'air libre, Suzanne marche vite, impatiente. Elle se moque de la pluie qui s'est mise à tomber, dans quelques minutes elle sera au chaud.

Devant la porte de son appartement, son attitude change.

Elle saisit son trousseau de clefs, glisse la plus grosse d'entre elles dans la serrure et sans bruit pénètre dans l'appartement. Toujours le plus silencieusement possible, elle ferme derrière elle, pose son sac et dans l'obscurité se dirige vers la chambre. Là, elle se ravise, s'arrête, se déshabille dans le couloir et abandonne ses vêtements à même le sol. Suzanne entre dans la pièce. Elle frissonne nue, debout dans le noir. Elle tend l'oreille et sourit, elle l'entend. Elle devine sa respiration régulière et calme. Elle en est sûre, il dort. Elle avance vers le lit, doucement entrouvre les draps et se couche près de lui. Elle ne le touche pas encore, mais elle sent déjà la chaleur de son corps. Suzanne s'approche, glisse vers lui, se colle contre son dos. Le creux de son ventre épouse la rondeur de ses fesses pendant qu'une de ses jambes remonte délicatement entre ses cuisses.

Elle ne l'a pas réveillé.

Le contact, l'odeur de leurs peaux, leurs corps mêlés et immobiles la ravissent. Elle ne bouge plus, ferme les yeux et vaincue par le sommeil, s'abandonne à son tour, bercée par le souffle de celui qui dort.

La clef des champs

Depuis que le verdict est tombé, Claude est obsédé par l'avenir de Daniel. Bien sûr, comme tout le monde, il a vu des films, des reportages sur le milieu carcéral, mais cela ne lui suffit pas. Il veut savoir, il veut voir le lieu où Daniel sera bientôt transféré. Il a étudié la carte dans le train et loué une voiture en arrivant à la gare. Il peine à croire que bientôt il connaîtra ce trajet par cœur.

La route jusqu'à la prison n'a pas été longue. Il ne s'est pas perdu dans ce paysage campagnard, nouveau pour lui. Quand de loin, Claude repère les hauts murs gris bardés de fils barbelés, il ralentit. Les alentours sont déserts. Peu à peu, à mesure qu'il s'approche les yeux rivés sur l'immense bâtiment, il devine au-dessus de la cour les filins tendus, les miradors, et ne peut s'empêcher de secouer la tête.

« Ben mon pote, qu'est-ce que tu vas devenir quand tu seras derrière ces murs ? Tu ne risques pas de t'évader d'un endroit pareil, même en rêve ! » Claude soupire, dépité.

Encore loin de l'entrée de l'immense édifice, il arrête le véhicule sur le bas-côté. La terre détrempée par la pluie est souple sous ses pas. Il a besoin de se dégourdir les jambes, de respirer un grand coup. Il longe la route un moment. Son regard va et vient sans cesse

de l'imposante bâtisse à la campagne environnante. Les blés sont levés dans les champs qui s'étirent loin vers l'horizon. Ils ondulent sans cesse sous la caresse du vent qui entraîne avec lui le parfum enivrant du colza en fleurs.

Une prison cernée par des champs à perte de vue.

Daniel qui marche résigné le long des couloirs et des coursives interminables. Daniel qui attend épaules basses devant des portes et des grilles que l'on ouvre, que l'on ferme, avec dans les oreilles le bruit infernal des clefs. Daniel allongé, immobile sur son lit, le regard éteint, prisonnier des murs de la cellule. La cantine, les corvées, les gardiens, les brimades, les ordres. La solitude au milieu de tous. Plus d'intimité. Plus de silence.

D'un coup de pied violent, Claude envoie une motte de terre valser pour effacer toutes ces images qui s'entrechoquent, et chasser la peine et la colère qui l'envahissent devant tant de gâchis. Il serre les dents, ferme les yeux et offre son visage à la pluie qui s'est remise à tomber.

« Mais bon sang Daniel, qu'est-ce qui t'a pris ? Comment t'as fait pour en arriver là ? Pourquoi t'as rien dit ? Maintenant c'est trop tard pour s'apitoyer et regretter. Il va falloir faire face et assumer. Compte sur moi Daniel, je ne te laisserai pas tomber. »

Claude remonte le col de sa veste et le dos un peu voûté, retourne vers la voiture. Il s'assoit au volant, met le moteur et les essuie-glaces en route et reste un moment les yeux fixés sur la prison perdue au milieu des champs. Son pote Daniel n'a obtenu aucune remise de peine. Le verdict est définitif, aucun recours n'est plus possible. Dans quelques jours Daniel découvrira le même paysage, mais à travers les vitres grillagées d'un fourgon.

* * *